



Yves Wellens

Le Cas de figure



prose

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



© 2014 Communauté française de Belgique pour la présente édition

ISBN : 978-2-87568-038-9

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Yves Wellens

Le Cas de figure

avec un inédit

Prose

Postface de Jean-Pierre Longre



À Dominique, qui est toujours là

Il autorisait sa demi-sœur à lire des journaux étrangers, et parmi eux figuraient *Le Soir* et *l'Af-tonbladet*, *Le Monde* et *La Prensa*, mais pas un seul quotidien allemand. Toutefois les feuilles étrangères qu'elle avait permission de lire devaient dater d'au moins un mois afin d'avoir perdu leur pouvoir destructeur et d'être déjà poétiques.

(Thomas BERNHARD, *Perturbation*)

Maha el Sherbini

La téléphoniste arabe de l'Ambassade des Pays-Bas au Caire, avec qui nous déjeunions habituellement à l'hôtel Shepherd's, sur la Corniche du Nil, nous avait expliqué que personne ne connaissait le nombre exact des habitants de la Capitale, tant les mouvements d'entrée et de sortie de population sont importants, et comparables, selon elle, au flux du sang, et à son épuration toujours renouvelée.

Quelques mois seulement après, de passage dans la Métropole cairote, nous avons voulu la revoir, mais l'on nous dit qu'elle avait complètement disparu, et que personne ne se souciait plus d'elle, même si son nom figure encore, comme une dernière trace, dans les registres de la Municipalité.

Disparition

La femme d'Auvray l'a quitté brusquement, sans fournir d'explication et sans même reparaitre, ni se manifester, nous disait Piette. Elle avait annoncé à son mari qu'elle devait suivre un séminaire, à Turin, pendant deux jours, pour se familiariser avec une technique inédite de gestion de fichiers informatisés. Cela la contrariait, a-t-elle prétendu, de les laisser, lui et l'enfant, pour ces deux jours, mais elle ne pouvait s'y dérober. Elle avait refusé qu'ils l'accompagnent à l'aéroport, pour ne pas perturber l'enfant, que les allées et venues incessantes des voyageurs énervés auraient pu effrayer.

Auvray, après avoir confié l'enfant à ses beauxparents, avait subitement souhaité, en l'absence de sa femme, se changer les idées, se décrocher la tête, et avait, de manière impromptue, invité quelques amis chez lui. La soirée débuta par un repas léger, puis, à la longue, la compagnie opta pour une virée en Ville. Auvray y consentit, en se jurant de ne pas céder à la tentation de la beuverie. Le temps passa comme par enchantement, à coups de plaisanteries et de bons mots chauffés à l'âtre des retrouvailles. Piette reconduisit finalement Auvray, un peu éméché malgré tout, au petit matin, le dimanche. Auvray lui proposa de le revoir vers 18 heures, pour visionner un film de Bresson à la Cinémathèque. Sitôt remonté dans l'appartement désert, Auvray téléphona à ses beauxparents, pour les prier d'encore garder l'enfant jusqu'au soir. Puis il s'endormit profondément. Il eut à peine le temps de se rafraîchir au réveil, avant de repartir. Après la projection, il

refusa la proposition de Piette d'« en boire un dernier », et récupéra l'enfant. Il attendit avec lui le retour de sa femme.

En constatant que celle-ci n'était toujours pas rentrée à minuit, il se décida à téléphoner à l'aéroport, où la préposée lui répondit que l'avion en provenance de Rome était arrivé depuis trois heures au moins : son épouse, en effet, était inscrite parmi les passagers. Un appel, que la préposée passa, à la demande instante d'Auvray, s'avéra inutile.

Après avoir, dans la foulée, appelé les amies et connaissances de sa femme, puis tous les hôpitaux de la Capitale, il n'y tint plus, et débarqua, avec son beau-père réquisitionné pour la circonstance, à Zaventem, en pleine nuit. Les recherches s'avèrent infructueuses, et on lui conseilla d'attendre le vol du lendemain avant de céder à la panique. Mais il n'écoula pas ces recommandations. Il fila dans un commissariat de police, pour signaler cette disparition, priant les autorités de contacter l'Ambassade à Rome et les divers Consuls en Italie. Le jeudi, il se rendit lui-même à Turin, et y rencontra les responsables du séminaire. Ils ne purent que lui confirmer que tout s'était passé normalement, y compris le départ de sa femme pour Rome, puis son embarquement dans l'avion pour Bruxelles.

Voilà trois semaines, nous a dit Piette, qu'Auvray est sans nouvelles de sa femme : il a utilisé toutes les possibilités et tous les moyens pour la retrouver, jusqu'à en être obsédé ; il a harcelé toutes les autorités au risque de les indisposer, mais sans succès. Piette ajouta qu'Auvray semble accablé par le remords, et paraît rattacher cette disparition à son propre comportement pendant les fameux deux jours, comme s'il s'agissait d'un châtement résultant de sa conduite. Piette prétend que c'est complètement insensé. Il regrette qu'Auvray ne veuille plus rencontrer aucun de ses amis, alors que c'est justement maintenant qu'il a le plus besoin d'eux.

Désert

Personne ne comprend comment le village de Fontenoille, dans les Ardennes belges, a disparu. Le premier témoignage a été celui d'un chauffeur d'autobus desservant la localité au départ de Florenville, qui a affirmé s'être trouvé, après un virage à droite, en face d'un désert. C'est lui qui a donné l'alerte : tous les voisins accourus à son appel n'ont pu que confirmer ses dires. De même, les jours suivants, tous ceux qui connaissaient le village y ont rappliqué, sans en trouver plus de trace.

Bien sûr, on se repasse les cartes sur lesquelles le village est encore indiqué. Personne ne doute que c'est bien là qu'il était. Mais dans quelle direction doit-on orienter les recherches ? Le village a-t-il été aspiré par le ciel ? Ou bien a-t-il été englouti par la terre, avec ses maisons et ses habitants ?

« Je cherche un homme »

Un certain Devaivre a été appréhendé en bordure d'une forêt, suite à des battues intensives organisées par la gendarmerie de Versailles. Il y a quelques mois encore, ce Devaivre était un industriel prospère, qui, lors d'une vente aux enchères, avait acquis à un prix exorbitant une lampe de chevet signée par le fameux maître-verrier Gallé. Très vite après, ses affaires ayant périclité, il avait été menacé de saisie par des créanciers impatients. L'ancien industriel n'a apparemment pas supporté cette déchéance, et a disparu en n'emportant avec lui que cette lampe de chevet.

Pendant ses pérégrinations, Devaivre a accumulé les petits larcins et les escroqueries les plus minables, mais n'a jamais tenté de revendre la fameuse lampe de chevet, en dépit des privations qu'il endurait par ailleurs. Peut-être attribuait-il à cet objet une influence néfaste sur son existence, liant son acquisition au début probable de sa déconfiture ; mais peut-être aussi représentait-il pour lui une preuve de son aisance passée, à laquelle il se raccrochait comme à un rêve près d'être enfoui.

Devaivre a été aperçu et interpellé plusieurs fois au cours de sa fugue, mais les gendarmes n'ont jamais osé le ceinturer, de peur qu'il ne brise, ou qu'ils ne brisent, le précieux colis, dont ils avaient appris entretemps la valeur. Ils ont donc dû opérer pendant que le vagabond dormait adossé à un arbre, et trancher avec précaution la lanière du sac, attaché à son poignet, où il avait fourré la lampe de chevet du fameux maître-verrier. Ensuite,

ils l'ont ceinturé sans ménagement.

Exhumation

Pour Marc Trivier

Un professeur de littérature de notre Université a pu reconstituer, après de minutieuses et fort discrètes recherches, le texte d'une lettre inédite d'Henri Michaux, adressée à André Breton, dans laquelle l'auteur du Voyage en Grande Garabagne apporte d'utiles compléments sur les raisons de sa rupture avec le surréalisme doctrinal. Ce Professeur a fait don du texte à la Bibliothèque Royale, où nous avons pu le consulter récemment.

Lors d'un déjeuner intime organisé en son honneur, ce Professeur nous a révélé comment il avait pu mener à bien ces travaux. Au cours d'un séjour en France, il avait rencontré un homme très âgé, et découvert, en parlant avec lui, que cet homme avait été, un temps, le jardinier de Michaux. À la veille de partir pour une brève visite en Suisse, le poète lui confia le brouillon d'une lettre, en le priant instamment de la lui remettre en mains propres, à son retour. En fait, Michaux ne revint plus à cet endroit – il avait décidé de séjourner dorénavant dans ce pays, et avait trouvé plus simple, aux dires de l'homme, de faire venir directement ses affaires là-bas. Michaux envoya bien un chèque au jardinier, pour le remercier de ses services : il ne donna pas d'autre explication, et ne lui notifia aucune recommandation. L'homme garda donc la lettre, que le poète ne tenta jamais de récupérer.

Le jardinier raconta encore à son interlocuteur qu'il parcourait

souvent cette lettre à l'époque, car, étant analphabète, il avait décidé d'essayer de la déchiffrer, pour progresser dans son apprentissage. En 1951, sa maison avait brûlé, et le manuscrit disparut dans l'incendie. Remarquant, à ce point de son récit, la déception de son interlocuteur, et ayant appris sa fonction, l'ancien jardinier de Michaux avait alors prétendu qu'il se souvenait parfaitement du texte de la lettre, mais qu'il était incapable de le transcrire, ou même de l'énoncer. Notre ami comprit alors que cet homme était doué d'une mémoire photographique, et lui demanda de décrire, signe après signe, le texte qu'il gardait en tête : le Professeur s'était contenté de tout noter patiemment, sous la lente dictée du jardinier.

Très ému, l'éminent pédagogue nous dit qu'il avait offert au vieil homme son propre brouillon, qui contenait naturellement les ratures et les biffures que Michaux avait laissées dans son texte original. Il semble que, par fidélité à ses relations avec le poète, l'homme n'ait jamais voulu déchiffrer quoi que ce soit d'autre que cette lettre.

Spoliations

On a pu lire dans les journaux que ce paysan de la région de Tirlemont a ignoré pendant plusieurs dizaines d'années que le produit de la vente de sa propriété, avant la seconde guerre mondiale, à une société américaine, et placé, à sa propre demande, sur un compte courant dans une banque aux États-Unis, lui a rapporté, grâce aux intérêts accumulés pendant ces dizaines d'années, des dizaines de millions de francs, qui lui ont été versés, ces jours-ci, par cette banque. C'est vrai.

On pourrait s'étonner qu'il n'ait jamais songé à vérifier l'état de ce compte-là, ni à rien en retirer. Mais il faut ajouter qu'à son retour de la guerre, ce paysan, au caractère roué et irascible, est devenu immensément riche par toutes sortes de procédés – captation d'héritages, manœuvres diverses pour étendre sa nouvelle exploitation et obtenir des contrats préférentiels avec des industriels de l'alimentation, ou chantages exercés sur des paysans des environs – éhontés, sinon délictueux. C'est d'ailleurs de cette manière qu'il a pu contracter mariage, à un âge déjà avancé, en accaparant la femme d'un concurrent qu'il avait mené à la ruine. Cette femme a toujours été traitée par lui comme une servante, soumise à toutes les vexations et devant endurer tous ses caprices. Elle aussi, comme tous les autres, a été victime des agissements de ce despote immensément riche, et a été spoliée de son bonheur et de sa joie de vivre, sans parler de ses propres ambitions, vite étouffées sous une telle emprise. Cela est vrai aussi.

Vers le centre d'Amsterdam

En écoutant, à la radio, la relation de la catastrophe d'Amsterdam, où un appareil d'une compagnie israélienne s'est écrasé, peu avant l'atterrissage, sur un ensemble d'immeubles sociaux de la périphérie, nous avons été frappé par la confusion entretenue sur le nombre des victimes. On a parlé de plusieurs centaines, puis d'une centaine, enfin de plusieurs dizaines. Peut-être ces rectifications embarrassées étaient-elles dues au fait qu'on ne savait pas si tous les habitants de cet ensemble dormaient chez eux ce soir-là ; ou à l'ignorance de leur nombre exact ; ou au caractère incomplet des listes où ils auraient dû être tous répertoriés.

Nous avons pensé aussi que, à cause de la violence de l'impact, entendu à des kilomètres à la ronde, certaines de ces personnes ont pu être projetées loin dans les airs, et retomber dans des quartiers plus proches du Centre. Leurs cadavres ont pu être retrouvés et ramassés là, sans que l'on puisse expliquer la cause de leur décès ni la raison de leur présence en ces lieux, ni même connaître leur identité, leurs papiers étant carbonisés, ni les identifier, leurs visages étant méconnaissables. C'est un fait que, dans de telles catastrophes, un certain nombre d'hypothèses non plausibles a priori, et qui, en conséquence, ne seraient pas soulevées en des circonstances normales, s'imposent tout de même à l'esprit, vu la carence des bilans définitifs.

Belges dans le monde

À l'heure de la retraite, Masset nous a retracé, pendant plusieurs soirées d'affilée, avec la précision et l'affabilité qui l'ont toujours caractérisé, les grandes étapes de sa carrière diplomatique. Il a d'abord exposé ses vues, profondes et pénétrantes, sur les changements intervenus dans les relations entre les États, et sur l'évolution de leurs intérêts respectifs, et donc de leur influence dans le concert des nations. Ensuite, il s'est attardé, en s'appuyant sur des anecdotes bienvenues, sur la mentalité des populations dans les différents pays où il avait servi. Mais ce qui nous intéressa par-dessus tout, ce furent les commentaires qu'il émit sur le comportement de ses compatriotes, expatriés comme lui dans ces mêmes pays.

Masset nous affirma, pour commencer, qu'ils restaient généralement entre eux, en prenant bien soin de ne jamais s'intégrer durablement, au gré de leurs affectations successives, qu'ils ne considéraient jamais comme une aventure inédite ou comme une possibilité d'explorer en profondeur une civilisation inconnue. D'ailleurs, les officiels des pays où ils étaient en représentation ne les traitaient pas autrement, et ne les écoutaient qu'en fonction du poids et de l'importance de leur pays à l'échelle de la région. L'instinct grégaire qui ravageait ses compatriotes leur faisait adopter, selon lui, une sorte de réserve naturelle, et une certaine condescendance à l'égard des travers de ces pays et de leurs habitants. Notre ami avait remarqué cela quand il était en poste à Libreville ou à Addis Abeba, aussi bien

qu'à Saigon ou à Kuala Lumpur. Son accréditation à Séoul ne lui avait laissé que de mauvais souvenirs : lors d'un périple à l'intérieur de la péninsule, les compatriotes qu'il accompagnait, logés dans un petit hôtel des environs de Seosan, ne purent admettre qu'on les prenne pour des Américains. Mécontents de cet amalgame, ils refusèrent de laisser un pourboire à la propriétaire de l'hôtel, qui les avait, en dehors de cela, si magnifiquement accueillis.

Masset n'avait pourtant rien connu de pire qu'à Karachi, où une sorte d'obstination complètement déplacée avait entraîné tout le personnel de l'Ambassade, et donc lui aussi par la force des choses, à rejeter l'hypothèse même de goûter à la cuisine locale, ou d'aller au théâtre local, ou de fréquenter des locaux en l'absence d'officiels assermentés, ou de lire des journaux locaux s'ils n'étaient pas traduits au préalable. Naturellement, conclut-il, cette froideur typiquement nationale s'était payée, en retour et pendant toute la durée de son séjour là-bas, par une sensation d'ennui effroyable.

Carbone 14

L'homme dont on a découvert le corps momifié sur le glacier de Similaum, à la frontière entre l'Autriche et l'Italie, est à présent examiné par des chercheurs de divers Instituts de Préhistoire, qui s'efforcent d'en retirer de précieuses informations sur son mode de vie. Les données manquantes pourraient être fournies, à cet égard, si l'on retrouve, plus loin sur le terrible glacier, les restes d'autres hommes, surpris comme lui par le froid, et qui le recherchaient après l'avoir perdu, ou qui le pourchassaient après qu'il les eut semés, ou qui l'ont abandonné là pour une raison mystérieuse.